

main d'homme, qui ne peuvent obtenir le respect, ni des gens religieux, ni des incrédules. On fait honneur à ces religions, si l'on dit qu'elles sont en morale ce que sont dans les beaux-arts les parodies et les caricatures.

Il y a peu d'années, je ne sais quel auteur proposa, pour nous régénérer, le *néo-christianisme*. Les prétendues réformateurs qui, au seizième siècle, ont opéré une si grande révolution, avaient plus de sens ; ils accusèrent le Catholicisme d'avoir altéré la religion chrétienne, et déclarèrent qu'ils retournaient à la croyance et aux usages de la primitive Eglise. On conçoit qu'un tel langage ait entraîné beaucoup d'hommes, et même qu'il ait fait illusion sur des esprits distingués ; mais il y a trop de naïveté à proposer un *néo-christianisme*, expression qui, fidèlement traduite, signifie un christianisme qui n'est pas le Christianisme.

FEUILLETON LITTÉRAIRE.

CHATEAUBRIAND.

(Suite.)

Le 10, on arrive pour déjeuner à un charmant village nommé Souseverlé ; à cinq cents pas coule une rivière ; au-delà de cette rivière, s'étend une plaine magnifique.

Cette rivière, dit le guide, c'est le Sou-songherli, c'est-à-dire la rivière des buffles d'eau ; cette plaine est une plaine, elle n'a pas de nom.

Le guide se trompe : cette rivière, c'est le Granique ; cette plaine inconnue est la plaine de la Mysie.

— Oh ! dit le poète, qu'elle est donc la Magie de la gloire ? Un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable. On lui dit que le fleuve se nomme le Sou-songherli. Il passe et continue sa route. Mais si quelqu'un lui crie : C'est le Granique, il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure le regard attaché sur le cours de l'eau ; comme si cette eau avait un pouvoir magique ou comme si quelque voix extraordinaire se faisait entendre sur la rive.

— Et cependant c'est un seul homme qui immortalise ainsi un petit fleuve dans un désert.

— Oui, cela est ainsi, poète, et Dieu veut que cela soit ainsi, Dieu veut, et glorifiez-en Dieu, Dieu veut que ce qui fut véritablement grand, grandisse toujours.

C'est un homme qui a immortalisé ainsi un petit fleuve dans un désert et cet homme est Alexandre.

Le voyageur continue sa route. Il retrouvera ailleurs les souvenirs qu'il emporte.

Il s'embarque pour gagner la mer, sur la rivière de la Mikalitzza, peut-être la Rhindaque, peut-être le Lycus.— Celle-là n'a pas eu d'Alexandre pour lui donner un nom éternel.

On approche de la mer,—des cygnes voguent devant la barque, des hérons vont chercher à terre leur retraite accoutumée.— Cela rappelle au voyageur les fleuves et les scènes de l'Amérique, lorsque, quittant le soir son canot d'écorce, il allumait le feu sur un rivage inconnu.

On atteint la mer, on laisse à droite les côtes d'Anatolie, on navigue au milieu du brouillard, puis tout à coup le vent du nord se lève, et l'on se trouve en face de Constantinople, ou plutôt en face de trois villes : Galata, Constantinople, Scutari.

Notre ambassadeur à Constantinople est Sébastiani, le premier Français qui ait parlé à un sultan l'épée au côté. L'absence des femmes, le manque de voitures et les bandes de chiens sans maîtres sont les trois choses qui frappent le voyageur lorsqu'il met le pied dans la capitale de la barbarie.

Puis son second étonnement, c'est le silence. Point de cloches, point de bruit de charrettes, point de métiers à marteaux, point de cris dans les rues. Chacun passe grave et muet ; la foule se tait comme si elle avait peur que sa parole ne la dénonce au maître qui a sur elle le droit de vie et de mort. Sans cesse on passe d'un bazar à un cimetière, comme si la vie tout entière des Turcs était enfermée dans ces trois mots : vendre, acheter, mourir. M. Sébastiani reçut M. de Chateaubriand comme autrefois nos ambassadeurs recevaient leurs compatriotes. Il se mit, lui, ses aides-de-camp et sa bourse, à la disposition du voyageur.

Mais le voyageur est comme Attila, il va où Dieu le pousse, c'est-à-dire au tombeau sacré.

Il y avait en ce moment à Constantinople une députation des pères de la Terre-Sainte, qui étaient venus demander la protection de l'ambassadeur de France contre les commandants de Jérusalem. Ils donnèrent à M. de Chateaubriand des lettres de recommandation pour Jaffa.

Il y avait en ce moment en rade le bâtiment qui porte les pèlerins grecs en Syrie. Le voyageur fit marché avec le capitaine, à la condition qu'il lui laisserait prendre terre à Troie, et s'embarqua.

Où traversa rapidement la mer de Marmara ; on rasa les promontoires de Sestos et d'Abidos, dont quinze ans plus tard Byron, comme un autre Léandre, devait franchir l'intervalle à la nage. On arriva en face d'un haut promontoire dominé par neuf moulins : c'était le cap Sigée. Au pied du cap, on voyait les deux tombeaux

d'Achille et de Patrocle ; l'embouchure du Simois ; au fond, la chaîne du mont Ida ; en face de la proue du bâtiment, Tenedos. Il était décidé que M. de Chateaubriand ne verrait pas Troie, ou plutôt les champs où fut Troie, comme dit Virgile, Malgré le traité, le capitaine se refusait à descendre le voyageur à terre. Le patron voulait doubler avant la nuit la pointe de Lesbos, où naquit Sapho, où vint rouler la tête d'Orphée, en répétant : Eurydice ! Eurydice ! On mouilla au port de Tchesmé, où, cent quatre-vingt-quatorze ans avant Jésus-Christ, les Romains brûlèrent la flotte d'Antiochus ; où, dix-sept cent soixante-dix ans après, le comte Orloff brûla celle des Turcs. On attendait les pèlerins de Chio.

Ils arrivèrent au nombre de seize. On leva l'ancre, on passa entre Nicaria et Samos, on s'engagea dans le canal des Sporades, on atteignit Rhodes, où demeura le jeune Tibère ; Rhodes, prise par les califes en 647, par les Vénitiens en 1203, par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem en 1204, par Soliman en 1522.

Rhodes, avec sa rue des chevaliers, bordée de maisons gothiques, avec ses devises et ses écussons fleurdelisés ? Rhodes était pour le voyageur un souvenir de la patrie, une petite France.

.....*Parvam Trojam simulata que magnis Pergama.*

En quittant Rhodes, on se perdit pour ne se retrouver qu'à Chypre ; chacun se désespérait. Nul n'était assez savant pour prendre la hauteur et pour diriger le bâtiment. Il y avait autant de chances, la terre une fois perdue de vue, pour aborder à Alexandrie ou à Tunis qu'à Jaffa. Seulement, avant d'arriver de l'autre côté de la Méditerranée, on aurait dix fois le temps de mourir de faim.

Une hirondelle se repose sur le bâtiment ; l'hirondelle rappelle au poète les jours de son enfance et ceux de sa jeunesse, l'étang de Combourg et le lac Erié, et le poète ne pense plus au danger, le poète rêve, le poète oublie, le poète est heureux. Pendant ce temps, Dieu, qui aime les hirondelles et les poètes, pousse le bâtiment avec la main. On crie : Terre ! terre, et cette terre, c'est le Carmel ! Encore une terre nouvelle. Celle-ci c'est celle de Godefroy de Bouillon, de Raymond de Saint-Gilles, de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-Lyon et de Saint Louis. La dernière terre qu'on aperçoit à gauche, c'est Tyr ; la première qu'on aperçoit à droite, c'est Jaffa. Jaffa, l'ancienne Joppé : Joppé veut dire belle, Jaffa ne veut rien dire. Pourquoi donc presque toujours, villes et femmes changent-elles un nom qui dit quelque chose contre un nom qui ne dit rien ?

C'est à Joppé que Noé entra dans